

s'évanouit au moment où le poursuivant posait la main sur l'épaule du poursuivi, mais je me rappelai une fois de plus le récit du révérend Glennie, m'expliquant que la conscience du colonel Mohune ne le laissait jamais en paix à cause du serviteur qu'il avait assassiné, et je me dis que le geôlier n'était pas le premier que ces murs avaient vu plonger la tête la première dans le puits.

Elzevir était au fond depuis un moment, et je commençais à m'inquiéter lorsqu'il me cria de le remonter. Je bloquai aussitôt le cliquet et fis démarrer l'âne dans la roue du treuil. Cet esclave résigné se mit en marche sans se soucier de savoir ce qu'il hissait, seau d'eau, homme ou cadavre, tandis que je me penchais sur la margelle, le cœur serré, scrutant les ténèbres avec angoisse pour voir si Elzevir serait seul ou non. Quand le seau fut en vue, il n'y avait qu'Elzevir dedans, et je compris que le geôlier n'était pas remonté à la surface. A vrai dire, il y avait peu de chances pour qu'il y remontât, après le premier choc. Elzevir ne dit pas un mot, et ce fut moi qui rompis le silence :

- Envoyons le diamant le rejoindre au fond du puits, maître Block. Ce joyau a été mal acquis, et il nous portera malheur.

Il hésita un instant, durant lequel je fus partagé entre l'espoir et la crainte qu'il accédât à ma requête, mais il finit par déclarer :

- Non, pas question. Tu es trop jeune pour détenir un bien aussi précieux. Donne-le-moi. Ce trésor est ta propriété, et jamais je n'en distrairai un liard. Mais tu ne dois pas le jeter dans le puits, car cet homme a perdu la vie pour s'en emparer, nous avons risqué les nôtres pour le conquérir... eh oui, et nous les perdrons peut-être pour le conserver. Alors je lui remis le diamant.

XVI Le diamant

Tout ce qui brille n'est pas de l'or.
Shakespeare

La ceinture du geôlier gisait à nos pieds, avec le trousseau de clefs et la paire de menottes qui y étaient attachés, à l'endroit où elle était tombée en cédant au moment fatidique. Elzevir la ramassa, essaya les clefs une par une jusqu'à ce qu'il trouvât la bonne, et ouvrit la porte du pavillon.

- Il y a d'autres serrures d'ici à la sortie, dis-je.

- Exact, répondit-il, mais notre vie ne vaudrait pas cher si l'on nous trouvait en possession de ces clefs. Envoie-les donc rejoindre leur propriétaire.

Je pris le trousseau, le lançai dans le puits, avec la ceinture et les menottes, et nous l'entendîmes s'enfoncer dans les ténèbres en cliquetant contre les parois, jusqu'à la nappe d'eau du fond. Nous ramassâmes alors auge et marteau, truelle et cordage, et quittâmes cet horrible endroit. Il fallait traverser la petite cour pour gagner la porte de la salle de banquet. Celle-ci était verrouillée, et nous frappâmes jusqu'à ce qu'un garde vînt nous ouvrir. Il reconnut en nous les plâtriers qui étaient passés par

là une heure plus tôt et nous demanda seulement :

- Où est Ephraïm ?

- Il est resté dans le pavillon du puits, lui répondit Elzevir.

Et nous traversâmes l'immense salle où les prisonniers se préparaient tant bien que mal des repas avec les rogatons dont ils disposaient, au milieu d'appétissantes odeurs de cuisine et d'un incessant caquetage en français.

Il restait à franchir le corps de garde, mais les préposés nous l'ouvrirent sans discuter, en grognant seulement entre leurs dents contre Ephraïm qui aurait quand même pu se déranger pour raccompagner les ouvriers qu'il avait convoqués lui-même. Puis le petit portillon pivota dans le grand portail, et nous nous retrouvâmes dehors. Aussitôt hors de vue, nous pressâmes le pas. Le temps s'était nettement amélioré, une brise fraîche s'était levée, et nous étions de retour au *Clairon* avant dix heures du matin.

Je ne crois pas que nous ayons prononcé un seul mot, ni l'un ni l'autre, durant tout le trajet, et Elzevir, bien qu'il n'eût pas encore vu le diamant de près, ne se donna même pas la peine de le sortir du sachet de parchemin dans lequel la pierre reposait au fond de la poche. Mais si je ne parlais pas, je réfléchissais, et mes pensées n'étaient pas gaies. Pour la seconde fois, nous étions condamnés à fuir, sous peine de mort, et si nous n'étions pas véritablement coupables de meurtre, nous n'en avions pas moins du sang sur les mains. Cette fuite m'était donc particulièrement pénible, parce que la mort brutale dont je venais d'être témoin semblait m'éloigner encore plus de tout ce qui avait fait mon bonheur jusque-là et dresser un nouvel obstacle insurmontable entre Grace et moi. Dans la Bible qui trônait sur la table du grand salon de ma tante,

une illustration que j'avais souvent regardée avec crainte pendant les dimanches de pluie représentait Caïn errant dans un désert sans fin, suivi de ses fils et de leurs épouses portant leurs enfants en bas âge suspendus à des perches. Toutes leurs attitudes exprimaient la précipitation, comme s'ils étaient condamnés à fuir éternellement, le plus vite possible, sans jamais prendre de repos, les traits crispés, creusés par la fatigue et l'angoisse continuelle. Mais le visage le plus hagard, le plus tourmenté, le plus dur, était celui de Caïn, sur le front duquel on apercevait la tache sombre que Dieu y avait imprimée pour indiquer que personne ne devait le toucher, car, étant le premier assassin, il était maudit à tout jamais. Cette image m'avait toujours beaucoup impressionné, mais je ne pouvais m'empêcher de la regarder ; et Caïn, tout méchant qu'il fût, me faisait pitié. Il me semblait abominable en effet de courir le monde toute sa vie durant sans jamais pouvoir jeter l'ancre nulle part. Et voilà que c'était précisément ce qui m'arrivait maintenant : avec le sang de deux hommes sur les mains, nous étions condamnés à mener une vie d'éternels errants, sans jamais oser rentrer chez nous. Et si la marque de Caïn n'était pas encore gravée sur mon front, j'avais l'impression qu'elle risquait d'y apparaître d'une minute à l'autre.

En arrivant au *Clairon*, je montai directement dans notre chambre et me laissai tomber sur le lit, pour essayer de me reposer et de réfléchir, mais Elzevir s'enferma en tête à tête avec l'aubergiste et je les entendis discuter sérieusement au-dessous de moi. Au bout d'un moment, il vint me rejoindre et m'annonça qu'il avait interrogé notre hôte sur la meilleure façon pour nous de prendre le large. Il lui avait dit que nous devions partir au plus vite, mais

en le laissant supposer que, si nous étions pressés de quitter la ville, c'était parce que la maréchaussée avait eu vent de l'endroit où nous nous cachions. Il ne lui avait pas parlé du geôlier, estimant préférable que personne ne fût au courant de cette affaire, mais il n'en était pas moins convaincu que nous devions quitter l'île le plus rapidement possible ; en effet, aussitôt que l'on constaterait la disparition du porte-clefs, on se mettrait certainement à la recherche des deux plâtriers en compagnie desquels il avait été vu pour la dernière fois.

En l'occurrence, la chance nous sourit : un navire hollandais, qui avait apporté une cargaison de toile de coton de l'autre côté de l'île et regagnait Scheveningen avec un chargement de laine, était justement amarré à Cowes et s'appêtait à lever l'ancre le soir même. Notre aubergiste connaissait bien le capitaine, avec lequel il avait souvent fait affaire, et pouvait nous munir d'une lettre de recommandation qui nous assurerait le passage jusqu'aux Pays-Bas. Nous nous mîmes donc en route pour Cowes dans l'après-midi, sous un nouveau déguisement car nous avions changé de vêtements une fois de plus et nous étions maintenant habillés de bleu comme des marins.

Les nuages étaient revenus après la pluie, et l'après-midi étant encore plus humide et triste que la matinée, je ne vous parlerai pas de ce nouveau trajet morose et silencieux. Nous arrivâmes sur les quais de Cowes à huit heures du soir et trouvâmes le vaisseau prêt à prendre la mer : il n'attendait plus que la marée pour lever l'ancre. Il s'appelait le *Gouden Droom* et, s'il était un peu plus gros que la *Bonaventure*, son équipage était plus restreint et il était beaucoup moins bien gréé. Lorsque Elzevir eut échangé quelques mots avec le capitaine et lui eut

remis la lettre de l'aubergiste, on nous laissa monter à bord, mais on ne nous adressa pas la parole. Jugant préférable de nous tenir à l'écart, nous descendîmes dans la cale et, comme elle était pleine de balles de laine, nous nous étendîmes sur celles-ci pour nous reposer. J'étais si fatigué et j'avais tellement sommeil que mes yeux se fermèrent pour ainsi dire avant que je ne fusse couché et ne se rouvrirent que le lendemain, alors que la matinée était déjà bien avancée.

Je ne vous parlerai pas de la traversée ni de notre débarquement sans encombre à Scheveningen, parce que cela n'a pas grand-chose à voir avec cette histoire. Si Elzevir avait décidé que nous irions en Hollande, ce n'était pas uniquement parce que telle était la destination de ce cotre – car nous aurions certainement pu trouver rapidement un autre navire qui nous aurait conduits ailleurs –, mais aussi parce qu'il avait entendu dire, à Newport, que La Haye était le plus grand centre mondial du commerce des diamants. Il m'apprit cela après que nous eûmes trouvé un logement sûr dans une petite taverne de la ville, fréquentée par des marins d'un certain rang, officiers ou capitaines de petits navires. Nous y restâmes plusieurs jours, le temps qu'Elzevir se renseignât, sans éveiller les soupçons, sur les négociants en pierres précieuses les plus réputés et les plus capables de payer un bon prix pour un joyau de valeur. Heureusement, Elzevir parlait le hollandais, sinon couramment, du moins suffisamment pour se faire comprendre et comprendre ce qu'on lui disait. Quand je lui demandai où il avait appris la langue, il me répondit qu'il était d'ascendance hollandaise par sa mère, d'où son prénom d'Elzevir, et qu'autrefois il parlait le hollandais aussi bien que l'anglais ; mais sa mère